

LA HAINE ET LE CHAOS

1 HARA-KIRI

Le Lieutenant de Police restait dubitatif. En vingt ans de carrière c'était la première fois qu'il se retrouvait confronté à une telle affaire bien que celle-ci pût s'apparenter à des dizaines d'autres qu'il avait eu à traiter dans le passé. Malgré tout, son intuition ce 05 novembre 2002 lui ordonnait de ne pas se fier aux apparences. Il n'y comprenait rien et se serait sans doute arraché les quelques cheveux qui lui restaient sur le crâne, résultat d'une calvitie précoce alors que le compteur affichait à peine 42 ans. Une jeune femme était morte. Tout laissait penser qu'elle s'était donnée volontairement la mort. Rien, absolument rien ne pouvait laisser présumer qu'un homicide aurait pu être maquillé en suicide. Aucune trace de lutte, l'appartement parfaitement ordonné et surtout une pièce que les pompiers avaient trouvée entièrement close lors de leur arrivée. Ils avaient même dû y accéder par la grande échelle en cassant la fenêtre du séjour, la porte d'entrée blindée ayant résisté à leurs assauts. Porte, ce que venait de se faire confirmer le policier, retrouvée verrouillée de l'intérieur, la clé de sûreté se trouvant encore dans la serrure.

Conti était pourtant habitué à la vue de l'hémoglobine. Pourtant il détournait la tête un instant de ce corps sans vie qui n'était plus que matière inerte alors qu'il abritait encore quelques heures plus tôt des joies, des peines, des émotions. Des cadavres le Lieutenant en avait vu, cela faisait partie du côté macabre de sa profession mais malgré les années il ne parvenait toujours pas à comprendre pourquoi tant de souffrances devaient être infligées aux hommes. La nature humaine lui semblait parfois incompréhensible pouvant tour à tour être capable de

meilleur comme du pire. Et le pire justement se trouvait bien devant lui car cette jeune femme qui devait avoir tout au plus vingt-cinq ans paraissait tout avoir pour être heureuse, du moins sur un plan matériel. L'appartement situé dans une résidence de standing se situait dans un quartier perçu à juste titre comme cosu par la majorité des habitants de la ville de Meaux, cité briarde considérée comme tranquille et calme au sein de la Seine et Marne malgré les débordements liés à une urbanisation par trop sévère et rapide à proximité de la proche banlieue parisienne. Le logement de type F3 qu'occupait cette femme au deuxième étage du petit immeuble situé rue des iris reflétait indéniablement une forme de luxe. Les meubles étaient de qualité d'où émanait une certaine chaleur accentuée par les lourdes tentures et les bibelots judicieusement disposés avec beaucoup de goût et une certaine recherche de l'esthétique et du confort.

La seule explication d'un geste aussi atroce ne pouvait résulter que d'une peine de cœur mais quel homme pouvait disposer d'un tel pouvoir pour amener cette jeune femme à de telles extrémités et surtout dans des conditions aussi épouvantables ?

CONTI avant de commencer les premières constatations d'usage sur le corps de la victime préféra tout d'abord interroger l'un de ses collègues de la tenue, le Brigadier-Chef Lepaul arrivé en premier sur les lieux.

- Pourrais-tu me donner quelques précisions en ce qui concerne la découverte de cette jeune femme ?

Le Brigadier-Chef qui connaissait bien le Lieutenant pour travailler avec lui depuis près de dix ans ne partageait pas toujours ses idées mais respectait néanmoins profondément l'homme. Il s'adressa à ce dernier, avec cette pointe d'accent méditerranéen qu'il avait su

conserver, en quelques phrases simples et rapides pour aller directement à l'essentiel comme il en savait le désir de son interlocuteur.

- Rien que du classique Bernard, je ne dirais pas banal car je sais que tu n'apprécies pas ce terme mais c'est toujours un peu la routine. La jeune femme en question s'appelle Elodie Ferrer. Elle travaille en Seine Saint Denis comme secrétaire de direction auprès d'un grand groupe pétrolier. Hier elle ne s'est pas rendue à son travail comme à son habitude. Ses collègues ont fini par s'en inquiéter car elle était plutôt du genre ponctuelle et sérieuse et ils se sont décidés à nous appeler ce matin à 8H30 en ne la voyant pas revenir non plus.

- Et ils ont attendu vingt-quatre heures pour nous prévenir !

- Tu sais aussi bien que moi comment sont les gens. D'après la personne du service du personnel que j'ai eue au téléphone et à qui j'ai posé la même question, il m'a été répondu que l'entreprise où travaillait la petite Ferrer est une gigantesque multinationale avec des milliers d'employés et que les absences imprévisibles sont monnaie courante.

- Mais ils finissent tout de même par s'inquiéter.

- Ils ont laissé plusieurs messages sur son répondeur sans succès aussi ont-ils décidé d'appliquer leur procédure interne.

- Leur procédure interne ? lâcha Conti interloqué.

- Oui dans cette société chaque fois qu'un employé est absent plus de vingt-quatre heures ils téléphonent systématiquement à la Police, ainsi ils ont une trace administrative de leurs démarches. Cela peut leur éviter des déboires au cas où un éventuel licenciement pour faute lourde serait décidé par la direction. Ce n'est pas la première fois que ce genre de situation m'arrive, tu n'étais pas au courant ?

- Non, absolument pas, lâcha le Lieutenant abasourdi par un tel comportement.

- Mais cela veut dire aussi, reprit-il aussitôt après une courte réflexion, que le cadavre aurait pu se décomposer durant des jours si nous n'avions pas été prévenus grâce à cette...procédure.

- Tu vois bien qu'en toute chose malheur est bon si je peux m'exprimer ainsi.

- Et ensuite ?

- Ensuite avec le car Police-Secours je me suis rendu sur place pour vérifier la présence de cette demoiselle Ferrer. Je me suis adressé à la concierge de la résidence qui m'a confirmé qu'elle ne l'avait pas vue non plus depuis le dimanche soir, c'est à dire le trois.

- Elle aurait pu être partie d'une manière improvisée et inattendue en compagnie d'un amoureux ?

- Dis donc Bernard, fit Lepaul en prenant un air faussement outragé, comme si tu ne savais pas comment je travaille. J'ai peut-être des défauts comme tout le monde mais dans mon boulot il n'y a pas beaucoup de reproches à me faire, alors sache que :

1°) D'après la concierge aucun homme ne venait jamais chez elle ; la petite Ferrer était plutôt du genre renfermée et pour tout dire la concierge ne la trouvait pas du genre très marrante malgré un physique plutôt agréable.

2°) Cette jeune femme disposait d'un véhicule, une Peugeot 306 qu'on a rapidement retrouvée sur le parking.

- Ne te fâche pas Roland, je voulais juste te taquiner un peu. Je sais bien, tout le monde sait bien que tu es un bon flic, ajouta t'il en lui adressant un petit sourire complice.

- Alors que me restait-il à faire puisque tout laissait supposer qu'elle se trouvait bien chez elle. Exactement ce que tu aurais fait à ma place, je

suis monté jusqu'à l'appartement et j'ai frappé à la porte. Comme elle ne répondait pas, et pour cause crut-il bon d'ajouter en désignant le corps, j'ai fait prévenir les pompiers qui sont mieux outillés que nous pour les ouvertures de porte.

- La suite je l'imagine, tu m'arrêtes si je me trompe. D'après ce que j'ai vu en arrivant la porte blindée a tellement bien résisté qu'ils ont décidé de passer par une fenêtre à l'aide de leur grande échelle...

- Et en entrant, reprit le Brigadier-Chef, ils ont découvert le cadavre exactement dans la même position où il se trouve actuellement. Dès que j'ai pu rentrer je t'ai fait immédiatement aviser puisque tu as le bonheur d'être de permanence avec moi.

- A propos d'entrer, tu as pénétré dans l'appartement par la porte je présume ?

- Tu présumes bien, c'est l'un des pompiers qui a déverrouillé la porte de l'intérieur à l'aide de la clé qui se trouvait encore sur la serrure.

- Dernier détail, as-tu vérifié si toutes les fenêtres étaient bien fermées de l'intérieur ?

- Alors ça mon grand c'est ton boulot, tu ne voudrais tout de même pas que je fasse tout à ta place mais je vais quand même me permettre de te donner un petit conseil. Tu as dû trop lire de romans comme le mystère de la chambre jaune ou des trucs dans ce genre-là, t'excites pas trop vite, crois-en mon expérience, en ce moment il y a pas mal d'affaires en cours suffisamment importantes pour ne pas perdre trop de temps avec ce qui n'est manifestement qu'un suicide. Vraiment pas banal je le reconnais volontiers mais avec la certitude que cette jeune femme s'est bien donnée elle-même la mort. D'ailleurs lors de tes investigations tu vas sans découvrir des tas de bouquins japonais expliquant par le détail la meilleure manière de s'ouvrir le ventre de manière, comment disent-ils déjà ? Ah oui, très honorable même si

pour ma part je trouve cela franchement tordu. Je t'accorde que c'est toujours un peu triste mais on n'est pas là pour pleurer sur le sort des gens.

- Je te remercie sincèrement de ton « bon » conseil Roland mais comme tu me l'as si bien dit, c'est à moi de jouer désormais.

Jouer n'était pas exactement le terme approprié ni adéquat car il fallait faire preuve de méthode pour n'oublier aucun détail aussi minime fut-il. Il est vrai que cette besogne pouvait paraître bien superflue au policier dans la mesure où le suicide n'ayant aucun caractère pénal, le travail se limitait généralement aux seules constatations, souvent sommaires, afin de permettre la délivrance du permis d'inhumer. Puis le dossier était classé aux archives pour n'en jamais ressortir. Toutefois dans le cas présent pour une raison qu'il ignorait encore, on appelle cela parfois l'intuition ou le flair, il tenait particulièrement à ne négliger aucun détail.

Les circonstances du drame n'y étaient sans doute pas étrangères. En ce début de nouveau millénaire, au sein d'une population dite civilisée à la pointe de toutes les techniques modernes, il lui semblait anachronique qu'une femme ayant pu manifestement jouir d'une certaine culture puisse se donner la mort en se faisant hara-kiri, fruit d'un rituel japonais d'une autre époque, d'un autre âge. Cela lui donnait l'impression assez peu agréable de faire un bond brutal dans le passé en des temps reculés.

A sa connaissance aucun cas similaire n'avait été signalé depuis de très nombreuses années. Même durant sa longue scolarité à l'Ecole Supérieure des Inspecteurs de la Police Nationale à Cannes-Ecluse au cours de laquelle la plupart des types de suicides avaient été présentés et commentés, il n'avait pas le souvenir d'avoir vu d'images de personnes s'étant données la mort de cette manière.

Une évidence lui vint bientôt à l'esprit. Une certaine presse spécialisée dite à sensation ferait sans doute ses « choux gras » de cette affaire si elle venait à en avoir connaissance. Le Lieutenant n'avait pas l'habitude de ces médias en quête permanente de sensations dans la mesure où il travaillait dans un Commissariat de Police Urbaine amené à ne connaître et à ne traiter que des affaires présumées mineures. L'occasion ne s'était par conséquent encore jamais vraiment présentée d'être confronté à leur présence. Toutefois il s'en faisait une idée suffisamment précise pour imaginer que leur intervention ne représenterait qu'une gêne bien inutile aussi décida-t-il que le message qu'il devrait rédiger à l'attention des autorités lors de son retour au bureau serait empreint d'une certaine confidentialité.

Cette option étant prise il fallait maintenant à Conti passer à l'aspect le plus désagréable de sa mission, les constatations. Cela lui était d'autant plus difficile qu'il faisait partie de ceux qui considéraient qu'un policier qui n'avait reçu strictement aucune formation sur le plan médical ou de la plus élémentaire anatomie n'avait pas vraiment les compétences pour effectuer ce genre de travail. Avec pourtant la meilleure volonté du monde il est toujours possible de se tromper lors de la description non seulement sur les termes techniques médicaux à employer que sur la nature des lésions elles-mêmes. Heureusement pour les enquêtes criminelles ces constatations qui constituent un élément incontournable de la procédure n'avaient qu'une validité toute relative dans la mesure où elles étaient systématiquement complétées par l'assistance de l'Identité Judiciaire lors de la réalisation de clichés photographiques et un peu plus tard par l'assistance d'un vrai professionnel, docteur en médecine chargé de pratiquer l'autopsie.

Le Lieutenant s'approcha lentement du cadavre en fouillant machinalement les poches de sa veste.

- Et merde ! j'ai encore oublié les gants, rugit-il soudain.

Il allait lui falloir manipuler le corps à mains nues et il détestait cela par-dessus tout. Autrefois il avait connu un ancien collègue Inspecteur Divisionnaire, nécrophage invoué, qui prenait un plaisir non dissimulé à toucher les chairs parfois putréfiées. Ce dernier était toujours volontaire pour ce type de mission à la différence de Conti qui ne l'effectuait qu'en cas de stricte nécessité.

La jeune femme était allongée sur le dos le bras droit le long du corps tandis que le gauche replié sur le ventre maintenait encore fermement à son extrémité un couteau de boucher couvert de sang sur toute sa longueur. Ce dernier était de dimension très respectable puisqu'il devait mesurer pas moins de vingt-cinq centimètres. Ce qui frappa le plus le policier fût que la lame n'avait pas échappée des mains de la victime comme il aurait pu le supposer, bien au contraire elle trônait tel un sceptre tendu vers le ciel dans une posture qui lui sembla irréaliste.

La main semblait si douce, si fragile que le Lieutenant avait beaucoup de difficultés à concevoir la force incroyable qui avait dû être la sienne pour d'un geste aussi précis ouvrir l'abdomen sur une longueur d'une vingtaine de centimètres. Le policier n'était pas un spécialiste mais il avait trop vu de blessures par arme blanche pour ne pas savoir qu'il avait sans doute fallu une volonté exceptionnelle à cette jeune femme pour enfoncer et guider ce couteau sans qu'apparemment son geste ne soit agité de tremblements. En effet la blessure semblait parfaitement rectiligne donnant même l'impression d'avoir été réalisée avec une certaine application. Le policier n'avait jamais rien vu de pareil. Dans tous les cas qu'il avait pu observer

jusqu'alors la lésion provoquée par l'arme blanche avait été provoquée par un tiers ou dans quelques rares occasions de manière totalement accidentelle mais il ne lui avait jamais été donné d'assister au spectacle d'une personne s'étant donnée la mort de cette manière, *a fortiori* une femme. Cela dépassait son propre entendement. Peut-être que ses collègues japonais étaient coutumiers du fait pensa-t-il mais en ce début de millénaire cette situation lui paraissait totalement irrationnelle et anachronique.

Pour quelle raison précise cette jeune femme si elle voulait en finir n'avait-elle pas tout simplement utilisé une méthode plus « classique », une arme à feu ou la corde par exemple ou bien encore une dose massive de barbituriques que l'on pouvait aisément se procurer ?

La réponse lui vint, évidente. Elodie Ferrer n'avait pas prémédité cet acte désespéré mais agi sous l'emprise d'une violente impulsion. Il n'y avait pas d'autre explication possible. Encore fallait-il qu'elle trouve la force et la détermination de se planter le couteau puis de le remonter sans hésitation jusqu'à provoquer sa propre mort.

Encore un élément supplémentaire qu'il conviendrait de creuser. Si la mort n'avait pas été préméditée c'est que la victime avait reçu une nouvelle qui l'avait conduite à se supprimer. Le Lieutenant pencha immédiatement pour une peine de cœur et se mit aussitôt à la recherche d'une lettre, une lettre de rupture. La piste était mince, la concierge ayant déclaré au brigadier-chef Lepaul qu'elle n'avait jamais croisé d'homme ou de femme qui soient venus rendre visite à Elodie qui paraissait par ailleurs une fille bien rangée. Si lettre il y avait, elle devait forcément se trouver à proximité mais le policier n'en trouva aucune trace malgré des recherches minutieuses y compris jusque dans la poubelle. Par contre s'étaient en évidence sur la table de la

cuisine des dizaines de relevés de banque. Conti y jeta un œil rapide, le solde sur chaque document était largement créditeur et il conclut très vite que l'argent n'avait pas pu être la cause de son suicide. En l'absence de courrier de rupture d'un hypothétique galant ou galante la nouvelle reçue pouvait l'avoir été par téléphone. Il lui faudrait également vérifier cela auprès du central téléphonique. Il savait qu'il ne disposait d'aucun pouvoir légal de demander ce genre de renseignements mais après quelques années passées dans la cité Meldoise il avait appris à connaître quelques personnes intéressantes auxquelles il avait rendu divers services et notamment à un employé des Télécom qui avait la fâcheuse habitude de commettre de nombreux excès de vitesse. Quelques procès-verbaux d'infractions effacés valaient bien qu'à son tour cet homme lui renvoie l'ascenseur.

Son regard se posa de nouveau sur la jeune femme étendue sur le sol dans une pose macabre avec ce couteau qu'il ne pouvait détacher de sa vue. Sans être un grand spécialiste le Lieutenant savait d'ailleurs que cette mort n'avait pas dû être immédiate car la plupart des organes parcourus par la lame n'étaient pas vitaux dans cette partie anatomique de l'abdomen.

Conti frissonna en imaginant la véritable agonie qu'avait pu connaître cette femme. Il nota toutefois mentalement qu'il lui faudrait également procéder à une enquête de voisinage car la victime avait dû vraisemblablement pousser des cris sous la violence de la douleur, peut-être même avait-elle cherché à appeler du secours en se rendant compte de son geste alors que la vie abandonnait lentement son corps.

Le policier ne pouvait s'empêcher d'échafauder diverses hypothèses, son esprit fourmillait de nouvelles idées, de nouvelles pistes. Il travaillait toujours ainsi, surtout ne jamais rien négliger. Dans

quelques heures ou dans quelques jours selon le temps consacré à l'enquête et à sa propre réflexion il aurait toujours le loisir d'abandonner certaines suppositions qui conduisaient à des chausse-trappes mais dans l'urgence il lui fallait creuser toutes les pistes entrevues. A aucun moment il ne se fit la réflexion qu'il faisait preuve d'un zèle bien inutile dans un dossier qui ferait vraisemblablement l'objet d'un classement rapide aux archives pour n'en jamais ressortir. Seule sa conscience professionnelle ayant vertu à ses yeux.

Le policier savait mieux que quiconque qu'il lui fallait lutter contre un seul ennemi, le temps car il n'y avait que dans les séries télévisées que les policiers avaient une seule enquête à diligenter. La réalité était toute autre et il fallait fréquemment mener de front plusieurs investigations dans des dossiers totalement différents. Le temps si précieux qui permettait également la disparition de certains indices dès lors qu'on avait orienté les recherches dans un seule et unique voie. Ceci d'autant que compte tenu de la nature de son travail qui se limiterait sans doute aux seules constatations du fait qu'aucune infraction pénale qui constituait l'essence même de son activité ne pourrait être relevée, sa présence sur place n'allait représenter que la seule et unique intrusion policière dans cet appartement. Si un élément lui échappait, il ne disposerait plus d'aucun moyen juridique pour vérifier la réalité ou l'absence de celui-ci.

Ce constat n'était pas le fruit de sa seule expérience. Au début de sa carrière le Lieutenant avait eu la chance lors de sa première affectation après sa sortie d'école de travailler durant deux ans avec un collègue qu'il considérait un peu comme son « maître ». Cet inspecteur divisionnaire répondant au nom de Faidor avait transmis son art, ses ficelles à son élève le jeune Bernard Conti qui découvrait alors ce métier totalement neuf avec à la fois beaucoup d'enthousiasme et

d'illusions. Mais plus que tout le vieux divisionnaire s'était comporté à son égard comme un véritable magicien. Peu à peu il avait transformé le jeune policier en un vrai flic de terrain. Il lui avait appris à dépasser les évidences pour chercher derrière le miroir. Surtout il lui avait enseigné comment écouter ses intuitions, comment donner libre cours à son imagination dans laquelle résidait toujours selon lui une parcelle de la vérité.

« N'aies jamais peur de tes pensées » lui répétait-il inlassablement, « Laisse les vagabonder, elles te reviendront après s'être chargées d'informations qui seront capitales pour découvrir les motivations profondes de l'auteur de l'acte répréhensible ».

Au début de leur rencontre Bernard avait tout d'abord pensé qu'il était bien temps que Faidor prenne sa retraite afin de couler des jours paisibles après une carrière bien remplie mais très vite il s'aperçut que cet enseignement était d'une richesse et d'une sagesse qui dépassaient largement le cadre professionnel. Comme des millions de ses semblables le jeune policier avait été modélisé par une éducation purement cartésienne axée autour de la science. Pourtant la réalisation d'une enquête n'était pas le fruit d'une équation mathématique. Untel n'était pas forcément coupable même s'il avait le parfait physique de l'emploi, il fallait plus que jamais savoir toujours dépasser les apparences. C'était là la principale leçon qu'il avait parfaitement retenue et qu'il mettait en application chaque jour autant que les circonstances le lui permettaient.

En apparence Elodie Ferrer s'était bien suicidée, *a priori* cela ne laissait planer l'ombre d'aucun doute mais il fallait, c'était pour lui devenu une nécessité impérieuse, chercher derrière le miroir pour trouver les vraies motivations d'un acte aussi inconsidéré. A plus d'un titre cette recherche pouvait paraître bien inutile et une perte de

temps considérable alors que de nombreux dossiers l'attendaient empilés sur son bureau parfois depuis plusieurs semaines voire plusieurs mois.

- Bernard, tu en as encore pour combien de temps ? hurla presque Lepaul en constatant que son collègue était perdu dans ses pensées.

Conti parut sortir brutalement d'un rêve éveillé et se tourna machinalement en direction de son collègue.

- Eh bien, il t'en faut du temps pour réagir car cela fait déjà près de deux bonnes minutes que je t'appelle !

- Oui, lâcha t'il en guise d'excuse, connaissant déjà ce qui lui était arrivé. Ses pensées avaient vagabondées quelques instants en s'échappant de l'instant présent. Il espérait qu'avec les années il parviendrait à maîtriser ses « sorties » impromptues qui lui valaient la réputation de « Tête en l'air », certains l'ayant même affublé du sobriquet de « Tête de Lune ».

- Je t'ai posé une question, insista le brigadier-chef, pourrais-tu enfin m'y répondre.

- Laquelle ? lâcha le Lieutenant en sachant qu'il risquait de provoquer l'hilarité de ses collègues qui s'étaient bien rendus compte que « Tête de Lune » avait encore frappé.

- Décidément, tu ne changeras donc jamais. Je te demandais simplement quand tu espérais avoir terminé afin que nous puissions faire transporter le corps à la morgue et nous rendre ensuite au Commissariat.

Lepaul jeta un œil ostensible à sa montre. Son interlocuteur comprit aisément le message qui lui était clairement adressé.

- N'insiste pas, indiqua le Lieutenant en regardant sa montre à son tour, ton service se termine dans près de trois quarts d'heure si je ne me trompe. Encore deux ou trois petites choses à vérifier et je vous

libère. Promis vous serez à l'heure. Vous ne ferez pas une minute supplémentaire, c'est juré !

Le policier en tenue préféra ne pas relever le ton quelque peu ironique employé par son collègue. Il savait que le message ne lui était pas personnellement destiné mais aux deux jeunes gardiens de la paix qui se trouvaient en sa compagnie. Ceux-ci représentaient l'archétype de la majorité des nouvelles recrues depuis quelques années, une vocation réduite à sa plus simple expression enfouie sous le désir de se garantir avant tout une sécurité de l'emploi destinée à les protéger eux-mêmes ainsi que leurs familles d'une économie de marché devenue sans merci.

Mais comment les blâmer pensa le lieutenant, dans un pays comptant plusieurs millions de chômeurs ? Que ceux-ci s'assurent une sécurité lui paraissait une motivation somme toute légitime mais qu'ils oublient que dans fonction publique réside également la notion de service public lui semblait parfaitement anormal.

Conti ne faisait pas partie de ceux, trop radicaux à ses yeux, qui pensaient qu'il fallait entrer dans la Police comme on entre en religion mais un minimum de conscience professionnelle lui paraissait nécessaire et ce d'autant que l'essence même de leur métier ne pouvait raisonnablement s'accommoder d'une pointeuse. Avec un peu d'imagination on pouvait aisément entrevoir les aberrations que cela pouvait entraîner.

Le policier n'aimait pas se sentir d'être pressé lorsqu'il effectuait des investigations aussi précieuses et importantes que les premières constatations. Il se devait toutefois d'assumer son engagement vis à vis du brigadier pour terminer dans les « délais » aussi décida-t-il de demander l'enlèvement du corps après la réalisation de quelques clichés photographiques. La clé du mystère ne

résidait malheureusement plus dans ce cadavre, à l'exception peut-être des quelques grammes de matière grise qui se trouvaient dans son cerveau mais dont le secret resterait éternellement scellé.

Il allait quitter l'appartement lorsqu'il s'avisa qu'il avait oublié deux détails importants. Bernard fit le tour de chaque pièce et s'enquit de vérifier que toutes les fenêtres étaient bien fermées correctement de l'intérieur. C'était bien le cas, même celle dont l'un des larges carreaux avait été brisé par les pompiers afin de pénétrer dans les lieux. Enfin il s'approcha de la porte blindée et observa dubitatif la clé qui se trouvait encore dans la serrure. Il s'en empara et la fit glisser rapidement dans la poche de sa veste.

Lorsqu'il quitta la pièce, il ressentit un grand malaise. Sa tête un instant lui donna l'impression qu'elle allait exploser.

2 L'AEROSOL

- Bernard, peux-tu venir jusqu'à mon bureau, j'aurais besoin de tes lumières.

La requête de l'enquêteur était assez inhabituelle. Depuis bientôt deux ans que Maribot travaillait au Commissariat de Police de Meaux, son affectation initiale depuis sa sortie d'école, c'était la première fois que ce dernier faisait preuve d'une telle sollicitation. L'enquêteur était d'ordinaire d'une nature plutôt renfermée confinant à un individualisme qui avait le don d'irriter la plupart de ses collègues. Conti ne l'appréciait que très modérément mais se reconnaissait parfois en lui lorsque quelques vingt années plus tôt il s'était lui-même comporté, fougue et arrogance de la jeunesse, comme un « je sais tout », ignorant les conseils qui pouvaient lui être prodigués. Beaucoup d'eau avait coulé sous les ponts depuis cette époque. Fondamentalement son état d'esprit n'avait pas vraiment changé mais il avait dû réaliser quelques concessions, résultat de la vie au sein d'un groupe et finalement il en avait tiré un certain bénéfice en s'enrichissant plus qu'il ne l'aurait supposé au contact des autres. Fallait-il à son tour que ce jeune enquêteur se brûle pour comprendre que le feu pouvait souvent faire mal en laissant parfois de profondes cicatrices ?

En entrant dans le bureau de son collègue, Conti observa quelques instants l'enquêteur qui semblait perdu dans ses pensées. Il ignorait quel était le problème mais il devait être de taille pour que celui-ci se comporte de cette manière. Le Monsieur « réponse à tout » du Commissariat avait manifestement une épineuse énigme à résoudre.

- Alors Éric, quelle est donc cette difficulté qui te rend si soucieux ? demanda brutalement le Lieutenant.

L'enquêteur se redressa vivement de son siège en découvrant qu'il ne s'était pas aperçu de l'arrivée de son confrère dans la pièce. Il lui tendit une main rapide et l'invita à s'asseoir face à lui.

- Voilà, enchaîna-t-il aussitôt, j'ai un gros souci et j'aurais besoin de ton aide.

- Elle t'est bien volontiers accordée si tant est que je puisse t'être vraiment utile mais tu aurais pu faire appel à quelqu'un d'autre ajouta-t-il insidieusement.

Maribot sembla hésiter quelques secondes mais il s'était préparé à cette question.

- Je sais très bien que je ne suis pas toujours apprécié au sein de l'équipe. Pour parler franc, on me prend pour un jeune con. Je suis sans doute pour quelque chose dans cette impression, voilà pour mon *mea culpa*, indiqua-t-il calmement et posément. Par contre, poursuivit-il, j'aime mon métier sincèrement et je crois que tu es à peu près la seule personne avec laquelle je partage ici cette passion.

Conti était surpris. Ou bien l'homme qui lui faisait face était un sacré manipulateur en lui passant une pommade qui ne préjugait généralement rien de très agréable ou alors le Lieutenant s'était complètement trompé sur son compte. Finalement il préféra opter pour cette dernière solution.

- Alors, pourrais-tu me dire quel est donc ce gros souci qui te tracasse ? demanda-t-il avec un large sourire.

Maribot ne s'attarda pas en effusions à ses yeux bien inutiles. Il prit une cassette vidéo dans le tiroir de son bureau et l'engagea aussitôt dans le magnétoscope qui se trouvait derrière lui.

Non, le Ministère de l'Intérieur n'avait pas encore prévu ce genre de dotation dans ses Etablissements de Sécurité Publique mais le Système D avait une fois de plus fonctionné à merveille. Le magnéscope ainsi que la télévision qui le surmontait constituaient des saisies suite à diverses perquisitions et faisaient l'objet de scellés avec leur traditionnel cachet de cire. Le greffe du Tribunal étant engorgé, ces objets restaient souvent ainsi en attente que la caverne d'Ali Baba que constituait ce département judiciaire se sépare de quelques-uns de ses trésors. L'attente était parfois longue puisque le matériel audiovisuel en question se trouvait à cette même place depuis bientôt près d'un an. Aucun policier toutefois ne s'était jamais plaint de cette situation qui leur permettait d'avoir un usage immédiat d'objets pour lesquels il aurait fallu des mois d'attente et des tonnes de rapports en effectuant la demande auprès de leur administration de tutelle.

La bande magnétique se rembobina lentement (le matériel n'était pas du dernier cri, à l'avenir il sera bon que les voleurs soient plus efficaces dans le choix des marques nota mentalement Conti avec un petit sourire).

- Comme tu le sais sans doute Bernard, c'est moi qui suis chargé de l'enquête concernant le braquage mardi dernier de la Société Parisienne de Finance.

- Oui j'ai appris ça, j'étais bien content de ne pas être de permanence ce jour-là. C'est gros comme préjudice ?

- Je n'ai pas encore tous les éléments mais *a priori* on ne serait pas loin de cent cinquante mille euros.

- Belle affaire en effet mais tu vas sans doute être dessaisi.

- Je l'ai cru aussi mais les cow-boys de la Brigade Spéciale d'Intervention sont bookés un max en ce moment.

- Sans doute avec le gang des rappeurs...

- J'ai pas les détails mais toujours est-il que le braquage de notre petite SPF locale les emballe pas.
- Et bien on va leur montrer aux superflics que dans nos commissariats de banlieue on sait aussi travailler !
- Ça tombe très bien car c'est justement ce que je vais te demander de m'aider à réaliser.
- Je suppose qu'il faut que je visionne la cassette ?
- Tu as tout compris. Je l'ai récupérée hier. Comme d'habitude elle n'est pas de très bonne qualité mais pour une fois l'image n'est pas trop mauvaise. Je me la suis passée en boucle toute la soirée chez moi et y'a plusieurs trucs qui clochent. Je ne t'en dis pas plus, à toi de me confirmer si je suis ou non devenu parano.
- Vas-y, tu peux démarrer.

Les images avaient été prises par une caméra de vidéosurveillance. Celle-ci devait se trouver à plus de deux mètres du sol car la vue était plongeante et donnait un côté plutôt écrasé aux personnages. Le plan était assez large et couvrait le sas d'entrée jusqu'aux guichets situés à quelques mètres. On distinguait à peine les employés de la banque qui ne laissaient entrevoir que le haut de leur crâne et des bras qui s'agitaient pour effectuer leurs opérations auprès de rares clients. On pouvait en dénombrer quatre, deux au comptoir et deux autres, une femme âgée et un homme barbu, qui attendaient patiemment leur tour assis sur des sièges à côté de l'entrée.

L'horloge incrustée dans l'image affichait 15H36, une heure généralement de faible affluence, même pour un établissement financier de cette taille. 15H41, un client au comptoir, un homme d'âge mûr vient de terminer ses opérations bancaires. Au moment où il va emprunter le sas afin de gagner la sortie l'homme barbu qui était assis à patienter se lève tranquillement. On ne distingue pas très bien

son visage, il porte des lunettes sombres et arbore une large barbe qui lui masque largement le visage. Ce dernier est correctement vêtu, pantalon de toile, un blouson sombre (le policier ne peut en déterminer la couleur, la cassette vidéo étant en noir et blanc. Maudites économies pensa-t-il), il s'approche tranquillement du guichet. Lorsqu'il n'est plus qu'à un mètre, il sort sans précipitation un revolver de sa poche gauche (il doit être gaucher nota aussitôt mentalement Conti) tandis que de la droite il en extrait une sorte de bidon qui lui semble métallique, dépassant à peine la largeur de la paume de sa main.

- Qu'est-ce qu'il tient dans la main gauche cet apôtre ?

Maribot appuya sur la touche pause du magnétoscope. Il s'y était préparé depuis quelques secondes sachant que la question de son collègue ne tarderait pas à fuser.

- Je n'en ai aucune idée précise. Je pense après avoir visionné plusieurs fois cette cassette qu'il s'agirait d'un pulvérisateur.

- D'un pulvérisateur, reprit le Lieutenant, mais c'est totalement idiot !

- Je ne prends pas le mot « idiot » pour moi mais je dois t'avouer que je me suis fait la même réflexion mais regarde bien les images qui vont suivre.

L'homme barbu (ou postiché comme tel) appuie sur la partie supérieure du tube métallique en direction du guichet. Impossible de savoir s'il vient d'utiliser un pulvérisateur quelconque, l'image n'en garde malheureusement aucune trace.

- *A priori*, d'après ce que je vois, si ton gars a bien utilisé une bombe aérosol, on n'en remarque aucun effet car personne ne semble incommodé ou avoir de réaction particulière.

- Remarque très pertinente Bernard, j'ai interrogé depuis tous les protagonistes de cette affaire et aucun employé de la banque ne se rappelle avoir été gêné par une émission de gaz.
- Alors pourquoi penses-tu que ce type avait bien un pulvérisateur dans la main ou pas autre chose, un bâton de dynamite ou que sais-je encore ?
- Je te repasserai la cassette en intégralité tout à l'heure sans coupure pour le bon déroulement de l'action et tu verras qu'il appuyait bien sur une sorte de bouton situé au-dessus du tube.
- Ok, mais je présume, commençant à te connaître, que ce n'est pas la seule et unique raison qui te fait pencher pour cette éventualité.
- En effet, aucun témoin ne se rappelle avoir vu de pulvérisateur, pas plus d'ailleurs pour info, et c'est encore plus troublant, qu'ils ne sont capables de se souvenir de l'arme que l'homme tenait dans la main gauche. Par contre, le caissier qui faisait face à l'homme m'a livré un détail insolite. Lorsque je lui ai demandé de me décrire son agresseur, il m'a indiqué que ce dernier avait les narines totalement obstruées par un produit blanc.
- Du coton ?
- Apparemment oui.
- Bon, lâcha Conti avec une certaine lassitude, imaginons que ton hypothèse de pulvérisateur soit exacte, dans quel but en aurait-il eu l'usage puisque, si j'ai bien compris, personne n'a ressenti d'effet d'un gaz quelconque. Depuis que je fais ce métier j'ai déjà eu l'occasion de voir des attaques à mains armées où les auteurs se servaient de gaz lacrymogènes ou autres pour neutraliser leurs victimes d'une manière claire et ostensible mais là j'avoue que je ne comprends pas. C'est vraiment une histoire de fous !

- Et attends de voir la suite, ajouta MARIBOT, tu n'es pas encore au bout de tes surprises.

L'enquêteur relâcha la touche pause du magnétoscope et les séquences vidéos reprirent leur défilement. Il garda néanmoins de nouveau un doigt prêt à appuyer sur ce même bouton ne doutant pas que la question qu'il attendait ne manquerait pas de d'être très rapidement soulevée. Celle-ci arriva presque immédiate dès la lecture des premières images lorsque le barbu parla à un micro-cravate que l'on distinguait très faiblement sur le col de son blouson.

- Peux-tu monter le son car je n'ai pas entendu ce qu'il a dit ?

- Te casse pas, lâcha Maribot avec déception, j'ai essayé en mettant à fond, c'est totalement inaudible mais tu n'as pas une autre question à me poser, ajouta-t-il énigmatique.

- Je devrais ?

- Normalement oui.

Bernard se plongea dans quelques secondes d'intense réflexion, quelque chose lui avait manifestement échappé mais il en ignorait la teneur.

- Je donne ma langue au chat, concéda-t-il avec un petit sourire pointant à la commissure de ses lèvres.

- Tu ne m'as pas demandé à qui il s'adressait avec cette radio miniature.

- Sans doute à un complice situé à l'extérieur de l'établissement, c'est...

- C'est raté, le coupa l'enquêteur mais rassure-toi je me suis également complètement planté au début.

- Ce qui veut dire ? si tu peux enfin être un peu plus explicite !

Maribot comprit aussitôt qu'il était temps de s'arrêter de jouer à son petit jeu sous peine d'agacer sérieusement son collègue. La seule

aide qu'il pouvait obtenir était trop précieuse pour qu'il la gâche aussi bêtement.

- Voilà, comme tu le sais sans doute, il y a une grosse station-service de l'autre côté de la rue face à la SPF (Conti acquiesça d'un signe de tête). En sortant de la banque j'ai remarqué qu'ils avaient également plusieurs caméras de vidéosurveillance et j'ai eu l'idée de leur demander leur bande.

L'enquêteur aurait voulu partager son autosatisfaction avec son collègue pour cette initiative mais manifestement ce dernier semblait plutôt agacé par cette sorte de fatuité contre laquelle il tentait pourtant de lutter aussi préféra-t'il poursuivre son récit avec un peu plus de sobriété.

- La vidéo ou plutôt les vidéos de la station-service ratissent très large puisqu'on voit parfaitement l'avenue sur une bonne trentaine de mètres de part et d'autre de l'agence bancaire. A 15H49, on y voit notre barbu sortir avec un sac à dos contenant l'argent. Aucune voiture ne semble l'attendre et il part tranquillement à pied en direction du centre-ville.

- Peut-être que son complice était plus loin, objecta le Lieutenant, et que tu ne l'as pas vu.

- Ton hypothèse est peut-être la bonne mais as-tu souvent vu des braqueurs sortir d'une banque d'un pas tranquille et serein ?

- J'avoue que tu marques un point concéda honnêtement le Lieutenant qui réfléchissait à toute vitesse. Mais autre éventualité, ajouta-t-il aussitôt, notre homme est éventuellement un amateur.

- Pourquoi pas, c'est possible mais reconnais encore une fois que l'éventualité est mince car même si je n'ai pas encore beaucoup d'expérience, j'imagine que quelqu'un qui en serait à son coup d'essai aurait fait preuve de beaucoup plus de tension nerveuse d'autant que,

et tu vas le voir toi-même sur la fin de la cassette, notre individu a pris tout son temps pour glisser dans son sac à dos les liasses de billets que lui tendait le caissier.

Conti resta dubitatif durant quelques minutes sans que son collègue ne vienne le couper dans ses pensées. Ce qu'il aimait le plus dans ce métier, ce qui en constituait l'essence même à ses yeux, était l'absence de routine. Chaque nouvelle affaire était différente de la précédente. Bien sûr tout était catalogué, sérié, classifié dans la bible du Policier que représentait la Code Pénal. Un vol était toujours un vol, c'est à dire la soustraction frauduleuse de la chose d'autrui pour reprendre sa définition juridique mais ce terme unique revêtait des millions de facettes, presque autant que les hommes qui étaient passés à l'acte pour le commettre depuis que le monde était monde.

A partir du milieu des années 1980, les différents ministères avaient mis un accent particulier sur la police scientifique et donné les moyens de sa mise en œuvre pensant sans doute, au cours de ce siècle cartésien, que toute enquête pourrait un jour prochain se réduire à une équation mathématique. Le lieutenant se considérait un peu à cet égard comme de « la vieille école », la police scientifique constituait pour lui un apport, une aide, une assistance mais ne remplacerait jamais l'Homme dans ce qu'il avait de meilleur, de pire aussi. Alors qu'il n'était encore qu'étudiant en faculté de Droit il avait pensé sérieusement à la fin de sa première année bifurquer pour faire « psycho ». Ses parents l'en avaient finalement dissuadé lui expliquant que cette matière menait irrémédiablement à une voie de garage. Il était leur enfant, leur cadeau de Dieu comme ils l'appelaient souvent avec beaucoup de tendresse et il avait choisi en « bon fils » de se ranger à leur avis. Il conservait toutefois de cette époque un attachement particulier pour la psychologie que personne ne lui avait

enseigné lors de cours magistraux mais qu'il avait en autodidacte assidûment étudié au travers des nombreux ouvrages qu'il s'était procurés. Ce n'étaient pas pour lui que simples recherches théoriques pour satisfaire son ego mais le souci déjà de tenter de comprendre ses contemporains, de découvrir leurs motivations.

Ce qui le différençiait de la plupart de ses collègues c'est que bien qu'il s'attachait aux faits avec une extrême minutie, il cherchait toujours au-delà à comprendre la psychologie de ceux qui avaient franchi le pas, la barrière invisible qui séparait un honnête homme d'un délinquant. Il s'était aperçu à maintes reprises au cours de sa jeune carrière que de se mettre dans la peau mais surtout dans l'esprit de ceux que son métier conduisait à pourchasser, lui avait permis de résoudre quelques affaires difficiles.

Comment aller au-delà des apparences si ce n'est en tentant d'entrer dans le personnage, en cherchant à comprendre les actes, les motivations pour démonter petit à petit le mécanisme de la pensée. Bien sûr il regrettait fréquemment de n'y parvenir qu'imparfaitement, sachant lucidement que la forteresse était imprenable, gardienne jalouse et égoïste de son trésor qu'on ne faisait qu'effleurer sans jamais parvenir à s'en saisir totalement. Pour le moins il s'accordait quelques qualités d'acteur en s'imaginant chaque nouvelle affaire comme une représentation devant la grande scène de la vie.

Maribot venait de frapper les trois coups, c'était à lui d'ouvrir le rideau. Pour la première fois depuis des années cette affaire mettait Conti mal à l'aise sans toutefois en comprendre la raison. Tout en apparence était normal, le hold-up d'un classicisme presque total mais quelque chose clochait, ne tournait pas vraiment rond. Il le devinait intuitivement mais ne parvenait pas encore à en tracer le cadre.

Il observa longuement son collègue dans les yeux puis il lâcha comme à regrets...

- Désolé Éric, je voudrais sincèrement pouvoir t'aider mais j'ai bien peur de buter sur un os. Je te promets d'essayer d'y réfléchir mais pour l'heure je dois humblement t'avouer que je ne comprends pas vraiment bien cette affaire. A croire que tous les gens se comportent d'une manière bizarre depuis quelques jours.

- Tu penses à ton affaire de suicide ?

- Comment m'empêcher d'y penser, c'est un peu comme pour ton hold-up tout semble coller, tout paraît « normal » mais j'ai la désagréable impression qu'il y a quelque chose qui m'a échappé.

- Je deviens peut-être déjà trop vieux, ajouta-t-il aussitôt en souriant, je commence à imaginer des scénarios abracadabrants alors qu'il ne s'agit peut-être que de dossiers tout à fait classiques pour lesquels il ne faut sans doute pas chercher midi à quatorze heures.

- Merci en tout cas pour ton aide, saches que j'ai apprécié que tu ne m'aies pas seulement pris pour un jeune con.

Lorsque Bernard quitta la pièce, l'enquêteur demeura songeur quelques instants, lui aussi partageait le malaise de son collègue.

Il ne savait pas encore que la réalité allait dépasser leur imagination la plus fertile et que le malaise allait bientôt se transformer en cauchemar.